

Témoignage de Mme Janine FOLTZER relatant son expérience du 9 mars et de la période qui a suivi.

(Extraits du livre l'ouvrage « Nous étions des enfants au bout du monde, et c'était la guerre. » écrit par Mme Janine Foltzer aux Editions L'Harmattan)

« ... Moins d'une semaine après mon père alla prendre sa garde ; puis deux jours après il revint expliquer à ma mère qu'il devait de nouveau assurer une garde du corps militaire, en tant que chef de poste, parce qu'un collègue s'était fait porter malade brusquement. Ma mère n'était pas bien contente. J'entends encore mon père lui dire : Je me plaindrai demain !

C'était la fin de l'après-midi. Nous jouions dans le jardin. Ma mère nous appela pour venir embrasser notre père qui devait rentrer seulement le lendemain matin ; chacun à son tour mis les bras autour de son cou, l'embrassa, et on le regarda partir...



**Jeanine Foltzer avec ses deux frères aînés
et son père portant son petit-frère.**

Au matin, ma mère, toujours levée de bonne heure, habillée et prête, attendait son retour. Le temps passa, personne. Elle prévint notre voisin, décida de se rendre au camp militaire, je ne sais plus si c'est avec notre voisin ou mon frère aîné. Car bien sûr nous étions tous levés, habillés et anxieux, nous les 3 aînés.

Ma mère revint peu après, elle avait un visage grave.

- Mes enfants, j'ai vu des Japonais avec des mitrailleuses montant la garde à la porte du camp. Vous connaissez votre père. Il se battra jusqu'au bout et ne supportera pas d'être prisonnier.

La douleur et la mort venaient d'entrer dans la maison. Nous avons bien compris alors que c'était la guerre...

Il se passa peu de temps avant qu'un soir une patrouille japonaise se présente à notre porte à la nuit tombée. Ils secouèrent la grille en prononçant des paroles gutturales, et quand l'officier voulu gravir les marches, botté avec son sabre à la ceinture, suivi de quelques sbires, notre mère les reçut sans montrer ni peur ni angoisse. Ils cherchaient mon père car ils avaient toutes les adresses des militaires et en arrêtaient certains chez eux. ...

Dans les jours qui suivirent, tout se précipita à notre grille. Les premières à venir demander asile furent une dame veuve et ses 2 filles. Elles avaient été amies de la famille. Le mari était mort dans un bombardement. Donc ces 3 personnes vont supplier ma mère de les héberger car elles avaient peur de rester chez elles, dans leur maison située dans un autre quartier... Nous étions donc 14 personnes à vivre dans notre maison de famille, 4 adultes, dont 3 femmes et le mari de l'une d'entre elles, et 10 adolescents et enfants, dont 4 avaient moins de 6 ans ... il n'y avait pas de graves dissensions entre les adultes qui étaient des amis ou des relations de mes parents et se connaissaient.... La situation dramatique incitait à la sagesse et à la maîtrise de soi. En effet à partir de ces journées grave, plus d'école, plus de travail, plus d'argent.

En outre, ma mère cherchait toujours mon père, elle alla même en compagnie de Madame Brard jusqu' à la Kempetaï, c'est à dire la Gestapo japonaise, où se pratiquait la torture et

l'emploi des cages ... Notre mère avait aussi fait appel à la Croix-Rouge, c'est ainsi qu'elle dut se rendre dans un hôpital pour rencontrer un jeune soldat qui semblait pouvoir donner quelques pénibles renseignements. Il avait alerté le chef de mon père et expliqué qu'il avait fait partie d'une corvée où on l'avait obligé à enterrer des morts dans les tranchées derrière le camp militaire de mon père, qu'il ne connaissait pas mais un corps avait attiré son attention : porteurs de bandes molletières- mais méconnaissables ! Évidemment, ce détail était caractéristique du vêtement de mon père qui ayant de petits pieds, n'avait pas trouvé de bottes à sa mesure. Ma mère vient de cette visite atterrée ; nous étions en mai, deux mois après le début des événements, et c'était l'anniversaire de mon second frère qui venait d'avoir 12 ans. Malgré la chaleur ma mère s'habilla de noir....

Nous étions en septembre exactement le 2, jour de la capitulation officielle du Japon reconnaissant sa défaite devant les grandes puissances alliées. À Saigon et en Indochine personne pour représenter la France, personne pour protéger ses citoyens à part les vaincus, une situation de désordre et des bandes armées fanatiques et sanguinaires. Ce jour-là, la maison bourdonnait d'activité. Nous avons appris-comme, je n'en sais rien-la victoire, et d'un accord commun il avait été décidé de préparer les drapeaux : drapeaux de tous les alliés, que Madame Brard, avec sa machine à coudre, allait confectionner, chacun cherchant dans ses affaires de quoi réaliser les pavillons. On trouva facilement du blanc, mais le bleu, le rouge et même le jaune pour la pauvre Belgique meurtrie, était plus rare....

Dans la rue, des hurlements, des tirs de revolver. Aussitôt, nous fermons tous les volets en bois des portes d'entrée de la maison, il y en a quatre, et une foule en armes blanches, hostile, hurlante, envahit la cuisine, bousculant sans ménagement les deux cuisinières chinoises, et occupant la salle à manger véranda ou tout le monde prend les repas d'habitude.

À travers les volets nous voyons ce spectacle de gens assoiffés de sang qui viennent pour tuer.

Ils crient : - où est l'Américain ? À mort l'Américain !

Ce ne sont pas des Japonais, vaincus, mais des Viet-Minh, armés de piques et de coupecoupes.

Madame Brard, un moment stupéfié, réfléchit, consciente que son mari est pris pour un Américain avec sa grande taille et ses cheveux blonds. Et ma mère, calme, attrape tout d'abord tous les drapeaux, les petits morceaux de tissu virgule et cache tout dans le piano ... Madame Brard s'avance sur le perron avec son mari. Nous suivons la scène à travers les fentes des volets en bois. Un extraordinaire silence se fait au geste impératif du chef, un gamin de 18 ans environ. Madame Brard le regarde avec stupéfaction, c'est un garçon qu'elle connaît, dont la famille habite près de l'aérodrome où monsieur et Madame Brard avaient leur maison. Lui aussi est stupéfait et la reconnaît.

Ils échangent quelques mots en français.

Elle explique tout de suite la situation.

Tu reconnais mon mari, il n'y a pas d'Américain ici.

Comment êtes-vous ici ?

Je n'ai plus de maison et je suis hébergée chez une amie.

Je veux la voir...et je veux voir tout le monde...Nous sommes toujours sur le perron, immobile, silencieux. Il se place au bout de la table de salle à manger et pose son sabre

japonais qu'il caresse lentement pour bien nous faire comprendre ... quoi nous ne le savons pas, mais bien sûr qu'il est le chef, le patron et qu'il peut tout faire basculer quand il voudra.

Ce geste lent, symbolique, cette main qui descend le long du fourreau du sabre, ce sabre si long, un peu recourbé, coupant comme une guillotine... comment oublier ?

Il reprend d'une voix calme :

- Voilà, je suis le responsable du quartier, donc si vous avez un problème, vous m'avertissez...

...

Ma mère s'est démenée depuis l'arrivée du Général Leclerc pour obtenir qu'on recherche le corps de mon père. Mince mais déterminée dans sa modeste robe noire, elle est pour le moment la veuve d'un disparu ! Mais elle sait qu'il faut mettre la situation au clair, car elle est instruite et a déjà l'expérience d'une autre guerre, vécue enfant, il a entendu parler de tous ces « disparus » dans les tranchées de 14-18 ou ailleurs et du double drame vécu par les familles, la douleur et l'ignorance. Alors elle est venue demander aux autorités d'accomplir ce devoir... De jeunes hommes dynamiques et intelligents ... elle rencontra même Général Leclerc. Son regard vif, son élégance naturelle nous frappaient malgré une légère claudication qu'il compensait par l'apport d'une canne.

Un commando devait accompagner ma mère, deux amis témoins et le dentiste, dans cette quête avec le jeune témoin requis à l'époque par les Japonais pour jeter des pelletées de terre afin de dissimuler leurs crimes. Leur quête fut longue, car le champ couvert de tranchées dans lequel s'était passée la dernière horreur ne donna pas tout de suite satisfaction. Mais tout le monde s'obstina. Ma mère était allée sans nous pour nous épargner ces souvenirs violents à tout jamais. Elle ne pleurait pas, elle se tenait droite, pétrifiée par la douleur.

Un ami de la famille avait confectionné le cercueil, qu'il fallait faire plomber car nous ne savions pas quand on pourrait rentrer en France et quand l'armée pourrait ramener le corps.

...

Le Général Leclerc a fait décerner deux récompenses à mon père la croix de guerre (sa seconde puisqu'il en avait déjà une de la guerre 1418) et la médaille militaire, qui seront remises à ma mère lors d'une cérémonie plus tard.

Et le vingt-et-un décembre fut le jour de l'enterrement officiel à la cathédrale de Saïgon... Après la messe, le cercueil de mon père fut emmené par l'armée sur un dépositaire, où il attendrait mois et année avant d'être ramené en France ... sur le porte-avion Arromanches. Et nous irons à Paris, en plein hiver, enterrer mon père dans un cimetière paisible où il repose et où sa femme l'a rejoint, après une longue vie puisqu'elle a dépassé cent ans. »

